

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

On ne s'aborde plus que par une phrase de ce genre : — Avez-vous vu l'Opéra ? — Etiez-vous à l'ouverture ? — A la seconde représentation ? — A la troisième ? — Les conversations ne tarissent pas sur un sujet qui est à l'ordre du jour dans les salons et réunions mondaines. Chacun interroge et l'on se fait mutuellement part de ses impressions. Jusqu'à ce que tout le monde ait visité ce féerique palais des Muses, il en sera ainsi.

L'Opéra étant un des sanctuaires officiels les plus importants du domaine de la mode, nous dirons un mot de ses usages et de ses splendeurs au point de vue de la toilette.

D'abord, toutes les premières loges sont louées à l'année; il en est même qui passent de génération en génération dans les familles. Les secondes loges, par une conséquence qui s'explique d'elle-même, sont très élégantes et fort recherchées, car tout le monde ne peut se permettre le luxe d'un abonnement. Les troisièmes loges sont également de bonne compagnie, et une femme « comme il faut » peut y aller sans se compromettre. Restent les fauteuils de face dits d'amphithéâtre, places tout à fait en évidence, trop en évidence même et, pour cette raison, extrêmement embarrassantes.

Quel supplice pour une femme de se savoir en vue, de la tête aux pieds, de tous les points de la salle ! Et, dans cette circonstance, quel tact doit présider à sa toilette, à sa tenue ! Les étrangers de passage à Paris choisissent volontiers ces places : ainsi s'explique le manque d'harmonie qui y règne dans l'ensemble des toilettes.

En principe, la robe décolletée et l'habit noir sont de rigueur à l'Opéra; mais c'est surtout aux premières loges que cette loi s'observe. Aux secondes loges, le demi-décolletage est permis. Enfin, aux troisièmes loges, on voit beaucoup de fichus et même de robes montantes.

Quant aux hommes, s'ils ne mettent pas l'habit, — infraction

qu'ils ne devraient jamais se permettre lorsqu'ils accompagnent une femme en toilette recherchée, — il faut au moins qu'ils aient une tenue correcte : linge irréprochable, gilet en cœur (puisque gilet en cœur il y a), chaussure fine, gants frais. Nous n'admettons pas que ces messieurs manquent de tenue à l'Opéra, quelle que soit la place qu'ils occupent.

Aujourd'hui, les femmes de tout âge s'habillent et se coiffent de même, et c'est presque toujours triste à voir, surtout au théâtre; nous en faisons dernièrement encore la remarque. Des fleurs bien fraîches ne conviennent pas à un visage ridé, et, en cherchant trop à se rajeunir, on manque totalement son effet. Autrefois les vieilles femmes s'enveloppaient de belles barbes en dentelles, qui dissimulaient adroitement « des ans irréparable outrage », et tout était sauvé.



P. N° 243. — FICHU EN SOIE ET DENTELLES.
(Pour toilette de diner ou soirée.)

myosotis en semis; des tulles bleus, gris perle, paille, etc., couverts de perles d'or, d'argent, ou de paillettes, avec des dentelles assorties.

On nous a montré de charmants modèles dans lesquels l'élément fleurs dominait : entre autres, un devant de jupe tout en fleurs, recouvert ou plutôt voilé de tulle; l'idée en était fort heureuse. Ce sont tantôt des écharpes en gaze damassée, de toutes couleurs au choix, qui drapent la jupe, en serpentant et soute-

Dans les grands ateliers de couture, l'activité est à son comble; c'est le moment du « coup de feu » : ne sommes-nous pas en plein carnaval ?

On nous a exhibé, ces jours-ci, dans une de ces maisons, tous les éléments qui servent à la confection des robes de bal. Nous avons remarqué des tulles noirs merveilleusement brodés de semis et de guirlandes de fleurs en soie plate, dont la nuance paille ressortait en teintes brillantes du plus bel effet; des tulles blancs brodés de perles d'argent et de perles bleues, celles-ci formant des

nant des guirlandes de fleurs; tantôt des châles en dentelle ou tulle espagnole brodés de jais blanc, noués derrière et dont les bouts tombent sur le jupon, soutenus par des groupes ou des trains de fleurs. Les fleurs qu'on porte le plus en ce moment sont : les œillets, les reines-marguerites, les pois de senteur à feuillage brillant et foncé. Ces derniers font un effet charmant sur du rose : rien n'est plus harmonieux. Les crocus, les tulipes, les coqueus jouissent également d'une faveur marquée; il y a une façon très bien trouvée de les mélanger à de doubles coques en ruban de deux couleurs, vert foncé et rose, jaune et lilas, rouge et gris, éru et bleu vif, etc.

Le corsage décolleté en carré se porte beaucoup; pourtant, lorsqu'on a de jolies épaules, c'est grand dommage de les cacher! Et puis, c'est une coupe si difficile à réussir!

Ce n'est pas sans un certain sentiment de satisfaction que les LISIÈRES ont vu la « modestie » revenir sur l'eau : n'est-ce pas une nouvelle occasion d'exercer leur savoir-faire? Cet honnête auxiliaire de la toilette cachée ayant pour mission de servir de fond de tableau aux cols et fichus ruchés, il fallait l'établir d'une façon élégante. Aussi ne ménage-t-on ni les petits plis, ni les entredeux, ni les dentelles; pour peu que cela continue, ces « modesties » seront si élégantes que l'on voudra absolument les montrer, et alors... elles manqueront totalement leur but. Vous verrez qu'il faudra les débaptiser!...

La lingerie est vraiment un art aujourd'hui; quelle délicatesse, quel fini dans le travail! Plissés, petits plis, piqures, tout cela est irréprochable. Nous avons vu, comme genre assez nouveau, des cols *Paysan* et des sous-manches à poignet rabattu, en fine batiste à petits plis piqués, formant saillie et rayant la parure. Mais ce qui nous a surtout charmée, ce sont des cols ouverts en batiste et malines, formant jabot et rabat, d'un caractère délicieux; rien ne complète mieux une toilette. Et puis, c'est une bonne fortune, pour qui veut utiliser de vieilles dentelles, que cette mode de jabot, de rabat et de nœud de mousseline : car nous allions oublier cette dernière innovation. Avec un morceau de batiste ou de mousseline, on fait un nœud qui n'a qu'une boucle et deux pans, ceux-ci garnis de dentelles fines ou simplement ourlés à jour.

Bien que les MODISTES soient en morte-saison, elles ne chôment pas pour cela, heureusement. Les mariages sont à l'ordre du jour et l'on va beaucoup au théâtre : double motif qui pousse à la consommation. Il est vrai que quelques-unes de ces dames se contentent d'ajouter une fanchon en tulle de dentelle blanche au chapeau de ville : cela suffit pour transformer une coiffure et lui donner un aspect plus élégant; ainsi établi, ce chapeau sert pour les visites et le théâtre; il est « habillé », mais aussi sans prétention.

Il y a, en ce moment, comme un regain de faveur très prononcée pour le chapeau *Page*, surtout en ce qui concerne les toilettes habillées. En voici un délicieux modèle, du meilleur goût et du plus grand air : — Fond mou en faille blanche et tulle blanc perlé de jais noir; large diadème entourant la calotte, en tulle noir couvert de feuillage brodé de perles de jais, avec une galerie de perles plus grosses sur les deux bords. Tour de tête en dentelles blanches perlées. Roses blanches sur le côté du diadème; derrière, d'un groupe formé par des coques de ruban blanc et une barbe de tulle blanc perlé, s'échappe une longue plume blanche dont la pointe vient retomber près du diadème et des roses.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 243.

FICHU EN SOIE ET DENTELLES POUR TOILETTE DE DINER OU SOIRÉE. — Une jolie dentelle blanche, ruchée légèrement, pied contre pied, garnit l'ouverture d'un fichu en surah bleu électrique, bordé d'un liséré de satin noir et d'une petite dentelle blanche. Ce fichu, resserré à l'ouverture du corsage par une branche de roses avec feuillage, se termine par une haute dentelle blanche plissée comme un rabat.

G. N° 477.

1. Chapeau habillé, en velours noir. Passe très relevée d'un côté, légèrement inclinée de l'autre, doublée de satin blanc coulissé et bordée d'un galon blanc, dit *étincelle*; branche de roses naturelles avec boutons et feuillage sur le côté. La calotte, assez basse, est garnie de coques de velours doublées de satin blanc, et d'un panache de plumes blanches avec aigrette.

2. Chapeau de feutre marron, à large passe renversée, bordé de velours et garni d'une plume amazone marron formant tour de tête. La calotte assez basse, est ornée de coques de velours, et d'une petite touffe de plumes de plusieurs teintes marron, servant de nid à un oiseau des îles aux brillantes couleurs. Une barbe de dentelle noire prenant pied derrière, en formant un nœud, encadre le visage et se fixe sur la poitrine.

3. Chapeau de soirée en épinglé rose. La passe, relevée en diadème, est entourée d'une large traverse en même étoffe, recouverte de tulle rose bouillonné remplissant le dessous du chapeau. Une bande de plumes grises, qui repose sur le bouillonné, fait le tour du chapeau et se termine derrière par un nœud de faille grise. Une touffe de plumes grises, avec une large rose naturelle et son feuillage, orne le dessus.

4. Cravate en fine mousseline formant un joli nœud coquillé et ruché, à bouts arrondis et garnis de dentelles blanches.

5. Col et sous-manche en batiste à large ourlet piqué.

6. Chemisette à double col rabattu. Le col supérieur est en toile unie et roulé sur lui-même; le col inférieur en surah bleu, coulissé en biais; tous deux sont fermés par un chou en surah de même couleur. — Sous-manche en toile unie.

7. Col breton en velours noir, avec médaillon et broderies d'argent.

8. Col en toile à bandes dentelées; nœud marin en surah.

G. N° 487.

1. TOILETTE DE VISITE. — Robe de velours noir tout unie. — Grand paletot fourré en poul de soie noire, fendu dans le bas au milieu derrière, avec larges poches sur le côté, et parements arrondis au bas des manches. La doublure est en ventre de petit gris, et tous les bords du vêtement sont ornés de renard bleu. — Chapeau de velours noir, bordé et entouré de tulle vénitien noir brodé de jais, garni d'une grande plume blanche.

2. TOILETTE DE RÉCEPTION. — Robe de faille noire. — Jupe à traîne toute bouillonnée derrière, garnie au milieu de larges nœuds; les côtés, tout plats, sont ornés de passenteries perlées en bandes et jolis motifs posés le long du tablier. — Ce dernier, qui constitue le devant de la jupe, est plissé dans sa largeur par des plis plats et garni, de distance en distance, de franges en perles de jais et cordonnet. — Cuirasse en matelassé; manches en faille, bouillonnées jusqu'au coude et rayées de passenteries perlées, puis terminées par trois volants plissés très finement. — Lingerie en batiste et dentelles ruchées.

Description de la planche colorée n° 1193 C.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Robe en drap vert bouteille. — Jupe légèrement à traîne, plissée à larges plis devant, avec deux écharpes croisées sur le milieu. Les côtés, formant saillie sur le tablier, sont garnis d'une grecque exécutée avec des lacets de laine noire, et se continuant à volonté au bas de la traîne. — Corsage, genre cuirasse, garni de grecques plus petites. — Paletot demi-ajusté en drap *mousse*, couleur noisette, garni de zibeline et de boutons de fantaisie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre marron, garni de rubans en velours assorti. Aile de plusieurs tons posée en aigrette sur le côté.

2. Costume en velours noir et faille noire. — Jupon légèrement à traîne, en velours noir, monté à la ceinture derrière par des plis à la reli-

gieuse. Le tablier, en faille noire, est plissé dans sa largeur et se termine par cinq petits volants qui occupent un espace de 30 à 40 cent. de hauteur. Le velours noir forme ici une longue dent et deux dents plus petites, qui se découpent sur les volants, avec une draperie en velours noir et deux nœuds posés sur la tête des dents. — Corsage Louis XIV, en velours noir, à longues basques plates, avec doublure de soie noire formant double bord. Le devant est garni, de chaque côté du milieu, d'un plissé à plis plats disposés de la même façon que ceux du tablier. Dans le haut, ces plissés s'ouvrent sur le velours. Col évasé et montant en velours doublé de faille. — Lingerie en batiste et dentelles ruchées. — Chapeau en velours noir, garni en dessous d'une torsade de velours bleu nouée sur le côté. Plume noire posée en panache.

Description de la figurine coloriée.

Annexe de l'édition n° 3.

L. N° 21.

TOILETTE DE BAL. — Jupe à longue traîne, en faille rose, montée derrière à gros plis plats, groupés symétriquement sur les côtés et encadrant le milieu par de larges dents de satin rose vif rabattues sur les plis. La partie plate et creuse qui forme le milieu de la jupe est garnie de bouillons de faille, de dentelles blanches et de biais de satin rose, posés alternativement en échelle. Un tablier en crêpe lisse blanc bouillonné, garni d'un biais de satin rose et d'une haute dentelle, bride le devant de la jupe en formant un drapé sur le côté. — Corsage moyen-âge en satin rose vif, entouré dans le haut d'une berthe en faille rose élégamment drapée et garnie elle-même de dentelles blanches.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

« Mieux vaut tard que jamais, » dit un de nos vieux proverbes. et quoique Alphonse Karr ait voulu prouver dans une charmante nouvelle que cette sage maxime a tort et que c'est « Mieux vaut jamais que tard » qu'il faut dire, je me crois permis de donner raison à notre vieux proverbe. Je suis même convaincue que, si dans l'autre monde il nous est permis d'avoir une opinion, le célèbre romancier dont je viens de parler et qui se fit jadis une réputation d'homme d'esprit devra partager complètement mon avis.

Un autre écrivain bien célèbre alors qu'il vivait et presque complètement oublié aujourd'hui, c'est Frédéric Soulié, de « diabolique » mémoire. Vingt-sept ans se sont écoulés depuis la mort de celui qui écrivit les *Mémoires du Diable*, et l'on vient seulement, ces jours-ci, de lui élever un monument au cimetière du Père-Lachaise.

« Frédéric Soulié, dit un critique compétent, était un homme de lettres incomplet, un poète insuffisant, un dramaturge inégal, mais un des plus puissants tempéraments de romancier que le XIX^e siècle ait produits. Cent cinquante volumes environ, la plupart improvisés, — selon la loi de notre époque, — attestent la fécondité de son imagination et la souplesse de son esprit. Il a été un des rois du roman-feuilleton, alors que le roman-feuilleton comptait pour rois Balzac, George Sand, Eugène Sue et Alexandre Dumas. »

Vous voyez que ce n'était point un si petit compagnon que celui sur qui l'annonce d'une cérémonie funèbre vient ramener un peu de lumière. Il faut dire aussi qu'on mourait vraiment trop jeune à l'époque qui vit son succès : car non-seulement le pauvre Frédéric Soulié, mais Balzac, Alfred de Musset, d'autres encore descendaient comme lui dans la tombe à peine au milieu de leur carrière.

Mais, s'il imaginait des romans pour plaire aux lecteurs, il en jouait un, hélas ! dans sa vie privée, — le fécond écrivain dont je parle, — roman dramatique qui n'a pas peu contribué à le faire mourir aussi jeune, puisque c'est au chagrin qu'il dut la maladie de cœur qui l'enleva.

Frédéric Soulié était le fils d'un capitaine de cavalerie, et il avait pris physiquement toute l'allure de la position paternelle ; il portait les cheveux ras et de grosse moustache, deux choses qu'on laissait aux militaires à cette époque complètement bourgeoise ; il avait en même temps une figure ouverte et un genre « bon vivant » qui n'était, paraît-il, que la fausse reliure d'une nature sensible et même sentimentale comme celle d'une femme qui serait l'un et l'autre.

Devenu passionnément épris de la femme d'un de ses éditeurs, il l'enleva, cet amour étant partagé, et tous deux devinrent les victimes de cette passion qui avait le malheur d'avoir été heureuse : car si cette femme fit une grande faute, elle avait un noble cœur et pleura toutes les larmes de ce cœur brisé sur cette faute impardonnable, qu'elle sentait impardonnée par ce monde qui avait été le sien et duquel elle était bannie.

Ce qu'on appelle le monde aujourd'hui ne représente plus du tout un étage social quelconque ; c'est tout simplement une foule associée pour partager les mêmes plaisirs, sans aucun lien réel contre les individus qui le composent, si ce n'est celui d'avoir une bourse bien garnie. Tandis qu'autrefois on voulait, sinon la vertu, au moins son manteau porté par tous ceux qu'on recevait chez soi : ce qui n'était point, j'en conviens, une morale des plus pures ; mais, au moins, c'en était le masque, et n'a-t-il point été dit que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu ? Il me semble donc que nous avons fait un mauvais pas en abandonnant cette coutume, et qu'il doit être permis de dire que jadis valait mieux qu'aujourd'hui. Je sais bien que l'époque où l'on a été jeune est toujours celle qui vous paraît la plus belle... Mais assez de radotage sur ce chapitre et revenons à nos malheureux amoureux.

Frédéric Soulié et Mme B... s'adoraient chaque jour de plus en plus, et de plus en plus aussi, hélas ! la douleur se mettait en tiers avec eux. Or, comme le chagrin rend très bon ou très mauvais, l'esprit de la pauvre femme s'était tourné à l'aigre d'une façon déplorable ! Tout la blessait au vif. Une rencontre avec une personne faisant partie de ses relations d'autrefois, qui ne la voyait pas ou faisait semblant de ne pas la voir, la jetait dans des désespoirs épouvantables. Elle demandait la mort à grand cri, voulait se tuer... Enfin, c'était une vie d'enfer que celle du romancier, qui s'efforçait en vain, par ses écrits, d'inculquer dans nos mœurs d'alors « que c'était un tort à la société de mépriser et d'accabler une femme qui, abandonnant son mari pour aller vivre avec un autre homme, se consacre au bonheur de celui-ci, lui reste fidèle, traverse avec lui les bons et les mauvais jours, surtout ceux de la lutte, quand la position n'est point encore faite, le bien-être conquis ; à qui, en un mot, il ne manque, pour être une femme légitime, une vraie femme selon le code enfin, que la mort d'un mari qui lui permette d'épouser son amant devant Dieu et devant les hommes. »

On lisait cette « morale » nouvelle, on la trouvait paradoxale, si elle était bien dite ; mais comme le maladroit mari s'entêtait à ne pas mourir, on continuait à fermer les portes des salons honnêtes à Mme B..., qui se dérida finalement à faire pour son compte ce qu'elle n'avait pu obtenir de son mari. Elle mourut, et de ce jour Frédéric Soulié fut atteint mortellement.

D'abord sa douleur fut plus puissante que sa raison et il se laissa entraîner à quelques excentricités qui furent blâmées même par ses amis. Ainsi il voulut ensevelir lui-même le corps de celle qu'il avait tant aimée ; il envoya en son nom les lettres de convocation pour l'enterrement, et procéda de même pour les lettres de faire part ; enfin, il se mit en tête du convoi et remplaça le mari après la mort de la pauvre Mme B..., comme il l'avait remplacé durant sa vie.

Les uns rirent de cette conduite, les autres crièrent au scandale ; mais Frédéric Soulié ne prit souci ni des uns ni des autres. Il se renferma dans sa douleur, se refusa à toute consolation, et,

frappé au cœur, traîna une existence décolorée jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Alors la mort, qu'il appelait chaque jour, se décida enfin à répondre à son appel et le prit à l'heure même où il se voyait entouré de ses amis les plus chers.

L'illustre romancier n'était point un athée ; bien au contraire, sa foi était très vive ; aussi sa fin fut-elle celle du juste. Il avait tant souffert que Dieu lui avait pardonné toutes ses fautes, sans doute, et depuis plus de trois mois une sœur de Notre-Dame-de-Bon-Secours le veillait constamment, quand un matin il lui dit en souriant :

— Je ne prendrai plus aucun remède à dater d'aujourd'hui, ma sœur, car je sens que je suis complètement fini et je veux me recueillir pour mourir ; c'est si bon de quitter cette vie !...

En parlant ainsi, sa figure avait pris une expression extatique qu'elle conserva jusqu'au dernier moment et qui montrait à tous combien celui qui les quittait avait confiance dans ces paroles du grand poète :

« La tombe n'est une prison que pour le corps, et c'est là que l'âme prend des ailes. »

Comtesse de BASSANVILLE.

LA VIE PARISIENNE

Au milieu de l'éroulement de toutes les traditions du passé, il est une fête qui survit toujours : c'est la fête des Rois. A tous les degrés de l'échelle sociale, on a crié, l'autre semaine : « Le roi boit ! » Et la quantité de galettes et de couronnes qui s'est débitée à Paris est prodigieuse. Dans nombre de maisons on avait substitué, cette année, au gâteau traditionnel de petites couronnes en brioche données le soir, au thé, à chaque personne présente, et l'usage de cette distribution s'est maintenu durant huit jours. C'est un élément de gaieté et de diversion apporté aux réceptions intimes et qui a rencontré le plus vif succès.

La plupart des gens voient, dans la fête des Rois et de la fève une tradition biblique et monarchique. C'est une erreur. La royauté de la fève est d'origine païenne et républicaine ; c'est une réminiscence des Saturnales. En ces temps de liesse, les Romains s'offraient mutuellement des gâteaux. Le soir venu, ils se réunissaient dans de grand repas et élisaient un roi du festin, se servant de la fève pour leur joyeux scrutin, à l'imitation des Athéniens pour leurs élections populaires. De là tout à la fois l'origine du banquet, du gâteau, de la fève, du roi, toujours fêtés depuis à l'époque de l'année qui correspond le mieux à la date des Saturnales romaines.

La tradition biblique de la fête des Rois, moins vraisemblable, viendrait de ce que les Mages ou Rois, selon l'Écriture-Sainte, s'écrièrent tous, lorsqu'ils pénétrèrent dans l'étable de Bethléem et virent l'enfant Jésus suspendu au sein de sa mère : « Le roi boit ! »

On voit qu'il y en a pour tous les goûts dans la royauté de la galette, et que chacun y peut trouver sa part.

L'entrée en possession par Paris du nouvel Opéra est, de l'aveu du *Sport*, un fait considérable au point de vue de certaines conditions d'existence sociale nécessaires à la prospérité de la capitale, à l'entretien et au développement du luxe, à son grand charme et à sa grande ressource. La haute vie possède enfin son théâtre, et, dans l'ordre des spectacles, un cadre où elle pourra évaluer d'une façon digne d'elle.

Par sa situation, par les splendeurs de son architecture, les mille et une merveilles de son aménagement et le caractère de son répertoire, le nouvel Opéra va devenir le centre mondain par ex-

cellence de Paris, une sorte de club à la lumière libre des lustres où se rencontreront et se serviront mutuellement les éléments les plus éminents du monde des salons, de la politique, de la finance, des arts ou des lettres. Déjà aux deux représentations qui ont suivi la soirée d'inauguration, on a pu constater ce caractère de milieu de sociabilité que nous préconisons pour le nouvel Opéra.

Le grand escalier, — la maîtresse pièce de l'œuvre de M. Garnier, — par l'habile agencement de toutes ses parties, la richesse et l'éclat de son décor, la variété de ses aspects, est devenu immédiatement un lieu de rencontre et de conversation qui complète, par la vie qui s'y produit, les rapports qu'il offre avec les compositions architecturales fixées sur ses toiles par Véronèse. A chaque étage s'y trouvent des balcons qui, depuis les premières loges jusqu'aux cinquièmes, permettent de jouir d'une vue d'ensemble de l'escalier. Au premier étage, ils avancent vers la cage de l'escalier par un encorbellement d'une courbe gracieuse, dont les balustres de spathfluor et les dés de marbre divers supportent une rampe en onyx d'Algérie, et forment autant de coins d'élection pour la causerie. Accoudés à chaque étage sur ces balcons, les spectateurs, selon l'espoir de M. Garnier dans son livre *le Théâtre*, les rendent pour ainsi dire vivants, pendant que d'autres montent ou descendent et ajoutent encore à la vie.

Il y a là un mouvement, une animation, une fête perpétuelle pour les yeux, dont aucun exemple ne s'était encore produit à Paris. Aux galeries de l'escalier on stationne, on se groupe, on échange les entretiens suivis, tout en jouissant du spectacle magique que présente le va-et-vient de la foule brillante et parée sur les marches. A l'avant-foyer, dont le plafond en mosaïques, faisant partout scintiller l'or et miroiter les tons chatoyants, est une révélation pour la France dans l'art décoratif ; au grand foyer, la conversation prend surtout la forme ambulatoire et à bâtons rompus.

Quand les buffets et le fumoir, qui n'attendent que le vote de subsides par l'Assemblée pour être terminés, seront livrés au public, ce caractère des foyers sera complet.

BACHAUMONT.

ÉCHOS DE LA MODE

Se mettant en harmonie avec les magnificences du théâtre, l'élément féminin a adopté la grande parure pour se rendre à l'Opéra, et l'édifice de M. Garnier n'est pas seulement une académie de musique et de danse, c'est aussi une académie de la mode. A la deuxième comme à la première représentation, on n'avait que l'embarras du coup de lorgnette au milieu de toutes les brillantes toilettes qui se disputaient les regards.

Mme la comtesse de Paris était en robe de satin bleu Louise, avec berthe au point d'Angleterre, et garniture de même dentelle à la tunique. Dans les cheveux, une aigrette bleue retenue par une guirlande en diamants.

Sa sœur, l'infante Dona Maria, était en rose et blanc.

La princesse Blanche d'Orléans, qui occupait la loge de son père, le duc de Nemours, portait une toilette de taffetas bleu à petits volants déchiquetés.

La vicomtesse Arthur Aguado, rayonnante de beauté juvénile, était en robe de tulle blanc, avec un superbe diadème en diamants dans les cheveux.

La princesse Furstemberg portait une merveilleuse toilette de satin bleu de Chine, couverte de broderies japonaises en perles lumineuses de *Bliard*, sur une jupe de dessous bleutée argent.

C'est Mme la princesse de Galles qui a inauguré la première aux fêtes châtelines cet automne, en Angleterre, ces broderies lumineuses, et l'effet en a été très grand. A la représentation de gala donnée par le czar, la gracieuse altesse royale avait une sor-

tie de théâtre Louis XIV en satin amarante, garnie de ces broderies, qui fut un des événements de la soirée.

L. S.

THÉÂTRES

La Comédie-Française et l'Odéon avaient à fêter, cette année, le 253^e anniversaire de la naissance de Molière. Nous nous bornerons à mentionner, pour la façon dont il a été dit par Coquelin sur la scène de la rue Richelieu, *le Voyage de Scapin*, à-propos en vers de M. Albert Delpit. Il est fâcheux qu'un poète plus autorisé ne se soit pas trouvé pour célébrer le maître en vers mieux frappés; mais on a pensé, sans doute, que la voix brillante et sonore de Coquelin constituait un régal suffisant, et de fait elle a suppléé à l'insuffisance du poème.

L'Odéon, mieux partagé, a eu pour Molière le plus beau bouquet de fête qu'on lui ait depuis longtemps présenté. Cela s'intitule : *le Docteur Sans-Pareil*, et c'est signé Ernest d'Hervilly. Imaginez une comédie, une vraie comédie de poète comique, vive, alerte, entraînant, spirituelle, amusante, folle de gaieté, taillée sur le patron de la comédie primitive et de la farce italienne, mais plus moderne et plus neuve que toutes les productions du jour par la vivacité de la saillie, par le mouvement du dialogue, par la rapidité de la pensée et la fougue lyrique.

Les héros sont Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, Madeleine Béjart et François Bernier, mais bambins tous trois. Nos jeunes vauriens font une escapade : ils se sont couchés en simulant la fièvre, et, pendant que leurs parents ont le dos tourné, ils se réunissent pour faire ensemble l'école buissonnière. Molière expose son projet : il s'est entendu avec un charlatan dont les tréteaux sont là, en pleine rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves; on va entrer dans sa troupe et jouer devant les badauds la première œuvre du jeune Poquelin : *le Docteur Sans-Pareil* (une bonne farce que maître d'Hervilly a prise sous son bonnet).

Il faut entendre — c'est le prélude — le boniment débité par le pitre du charlatan, le Fritelin joueur de tambour, sur le tréteau même où un joueur de violon et un joueur de rebec font sonner leurs instruments.

FRITELIN.

Place au grand Alastor dans Paris descendu !
Allons, quatre pelés suivis d'un seul tondu,
En arrière ! En arrière, aimable populace !
Délégués des badauds de Paris, place ! place !

(Il remonte le théâtre et crie en se faisant un porte-voix de ses mains.)

Ha ! ha ! ha ! — c'est l'instant ! — Ha ! ha ! ha ! c'est ce soir,
Gentilshommes, bourgeois et manants, venez voir !
Ha ! ha ! ha ! — Prenez place ! ouvrez l'œil et l'oreille !
Mon maître, ici présent (c'est la grande merveille !)
A composé pour vous un puissant élixir,
Que le roi de Pologne avale par plaisir.
C'est une eau cordiale et qui vous radistole.
Un homme à la minute ! et coûte... une pistole ?
Non, messieurs ? — une livre ? encor moins ! — Non, pour vous,
Mais pour vous seulement, c'est seulement deux sous !
Ha ! ha ! ha ! — c'est deux sous ! et l'effet est immense.

LE CHARLATAN, distribuant une claque et un coup de pied à Fritelin.

Tais-toi donc, Fritelin ! — Que la farce commence.

Elle commence en effet, et c'est ici qu'il faut voir les trois enfants affublés de robes, de perruques, jouer leurs rôles et se donner la réplique en l'honneur du *Docteur Sans-Pareil*.

FRANÇOIS.

Monsieur, ma fille est sourde !

JEAN-BAPTISTE, en médecin.

Eh ! je le sais fort bien !
Car, du père à l'enfant, étroit est le lien,
Et *Tel père, tel fils*, non, n'est pas une bourde ;
Vous ne m'entendez pas, donc votre fille est sourde !

FRANÇOIS.

Oui, mais d'où vient cela ?

JEAN-BAPTISTE.

C'est qu'elle a le tympan,
Sub tegmine fagi, rétréci d'un empan !

FRANÇOIS.

Et d'où cela vient-il ?

JEAN-BAPTISTE.

Cela vient, que je sache,
De l'obscurcissement de sa trompe d'Eustache.

FRANÇOIS.

Ah ! très bien. — Mais d'où vient cet obscurcissement
De sa trompe, monsieur ?...

JEAN-BAPTISTE.

Savez-vous le flamand ?

FRANÇOIS.

Non.

JEAN-BAPTISTE.

Le grec ?

FRANÇOIS.

Encor moins.

JEAN-BAPTISTE.

Le latin ?

FRANÇOIS.

Je l'ignore.

JEAN-BAPTISTE.

Le syriaque ?

FRANÇOIS.

Peu.

JEAN-BAPTISTE.

Le chinois ?

FRANÇOIS.

Pas encore.

JEAN-BAPTISTE.

Tant pis ! — Si vous saviez seulement le chinois,
Je vous dirais... Mais non ! — Hippocrate et ses lois
Ont horreur du français...

FRANÇOIS.

C'est pourtant si commode !

JEAN-BAPTISTE.

Le français passera ; c'est affaire de mode.

MONSIEUR ASTRINGENT, arrivant.

Hein ! je crois qu'on se moque ici des médecins !

Il est inutile de dire que la représentation s'achève au milieu des applaudissements de la foule. Mais les jeunes comédiens ne sont pas si bien grimés que leurs parents ne les reconnaissent et ne s'empressent de les ramener par l'oreille dans la voie du devoir. « — Au revoir ! » leur crie le paillasson, car, dans la pièce de M. d'Hervilly, c'est le pitre seul qui devine Molière. Hélas ! les choses ne sont pas changées et nous en sommes toujours là.

Hop-Frog.

PLANCHE G. N° 487. — DESCRIPTION, PAGE 38.



TOILETTE DE VISITE. — TOILETTE DE RÉCEPTION.
Modèles de M^{me} Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).



A. Leroy imp. r. des Murs 66

Ad. Goubaud & Fils Ed^r. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Ceinture-Royale de M^{me} De Vertus Sœurs, 1, Aubert, 12.

Lait Antéphélique de Candès et C^{ie}, Boul. S^t Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

1195°

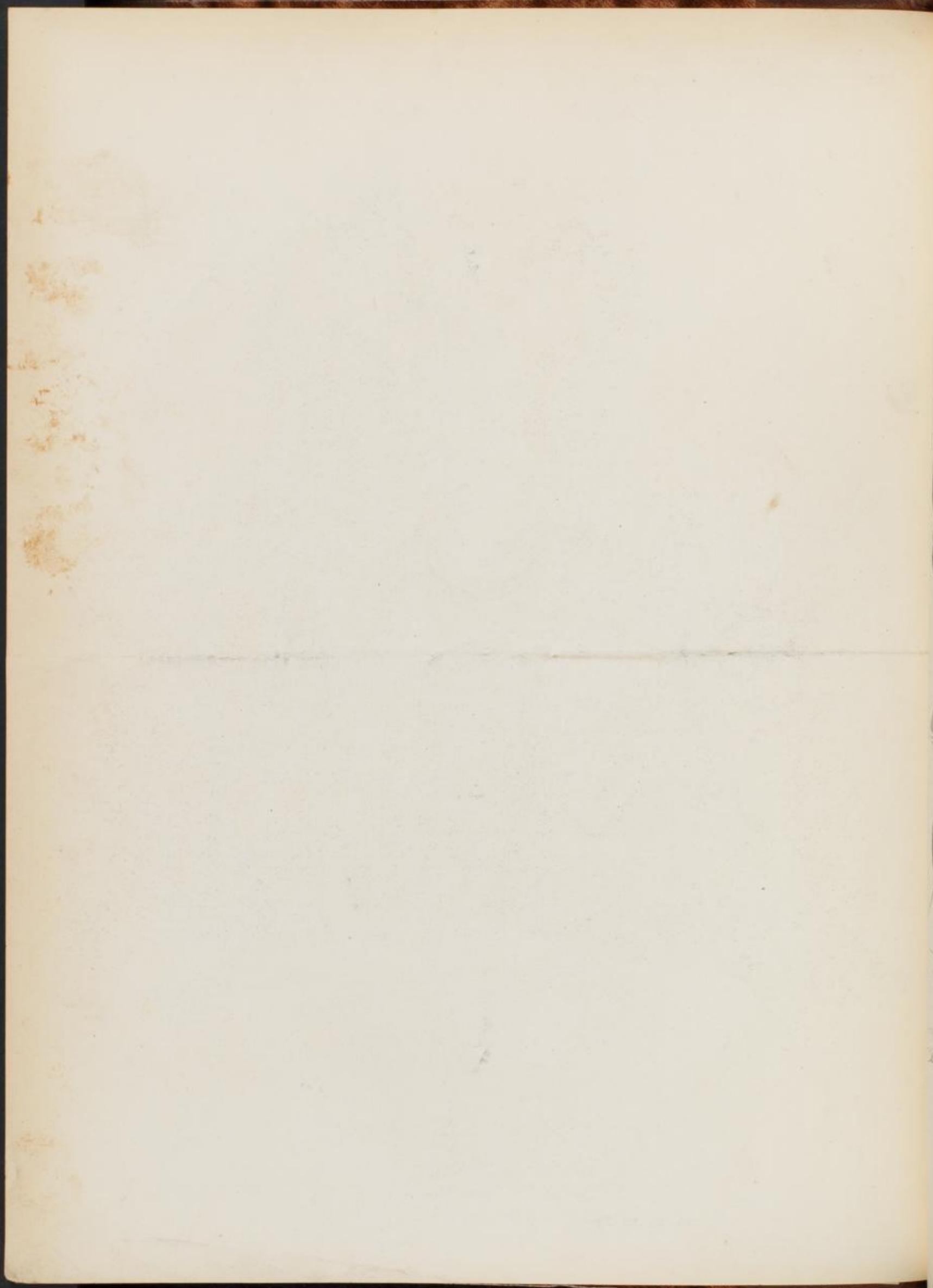


PLANCHE G. N° 477. — DESCRIPTION, PAGE 38.



MODELES DE CHAPEAUX & DÉTAILS DE MODES.

BONNE MAMAN

(NOUVELLE.)

I

Provins est une jolie ville de cinq à six mille habitants : jolie, quoique vieille, car il lui reste une *Tour de César* et des pans de murailles, éventrées tour à tour par Charles-le-Mauvais, par les Bourguignons, par les Anglais et par Henri IV. Elle cultive les cuirs et les roses, la laine et la violette : l'utile et le charmant.

C'était un dimanche, et midi sonnait à la collégiale de Saint-Quiriace, bâtie, au douzième siècle, sur les ruines d'un temple d'I sis. Depuis quarante ans qu'elle habitait Provins, c'est-à-dire de puis son mariage, Mme Hervé n'avait jamais manqué d'y entendre la grand'messe, et, cela, sur la même dalle, presque sous la chaire, place assez incommode, mais qu'elle n'eût pas échangée contre une des stalles de l'ancien chapitre. La vieille dame avait ses habitudes, ses petites manies, fort respectables du reste. Ailleurs, elle eût mal prié, et Dieu lui-même, sous le regard duquel elle s'agenouillait là depuis si longtemps, aurait été surpris de ne plus l'y voir. Puis il faut tout dire, l'oreille était paresseuse, et M. le curé ne prêchait pas pour les sourds.

A part cette légère infirmité, et malgré ses soixante-cinq ans « bien sonnés », — comme elle le faisait coquettement valoir, — Mme Hervé se portait à ravir. Petite et mignonne, droite comme un peuplier, active et remuante, bon œil et bon pied, proprette et soignée, friande à l'œil comme une pomme d'api... conservée avec soin. Le tout rehaussé d'une bonne et douce physionomie qui ne mentait pas.

Donc, le dimanche en question, la messe finie, après avoir échangé, de droite et de gauche, quelques poignées de main et de nouvelles, Mme Hervé traversait, à pas menus, le cloître ombragé de tilleuls, qui s'étend devant Saint-Quiriace, lorsqu'elle vit accourir au devant d'elle sa servante agitant une lettre.

La servante n'était guère plus jeune que la maîtresse ; or, pour qu'elle courût, il fallait de l'extraordinaire.

— Une dépêche, madame ! cria Josette du plus loin qu'elle put ; une dépêche de Paris !... M. Frédéric vous annonce sans doute son arrivée... Lisez vite, afin que je sache si je dois aller retenir un gigot chez le boucher, et commander une galette pour ma petite Lise.

— Mes enfants arriveront par le train de deux heures, dit, tout émue, la vieille dame en achevant de lire.

— Bonté divine ! et rien n'est préparé pour les recevoir !... Pendant que je vais aux provisions, madame, courez au logis, et, surtout, allez doucement, dans la crainte de vous fatiguer... Tenez, voici la clef ; ouvrez les fenêtres du salon : M. Frédéric trouve, à l'ordinaire, que ça sent le renfermé ; mettez aussi, sans vous commander, une bouilloire sur le feu ; la première chose que fait votre bru, en arrivant, c'est de demander de l'eau chaude pour sa toilette, et quand il faut qu'elle attende, elle allonge une mine de deux aunes... Là, c'est bien tout... Donnez-moi votre livre d'heures, il vous embarrasserait... prenez à gauche, du côté de l'ombre, car le soleil chauffe comme la bouche d'un four. Ne perdez pas une minute, et descendez la rue avec précaution, à cause du pavé.

Tout en souriant de cette logique peu serrée, mais à laquelle l'avait habituée la sollicitude à la fois dominatrice et dévouée de Josette, Mme Hervé atteignit bientôt sa demeure : nous dirions volontiers son bocage, car entourée qu'elle était d'un mur tapissé de giroflées en pleine floraison, on n'en voyait, de l'extérieur, que la toiture et les cheminées. Après avoir introduit la clef dans une petite porte, habituellement ouverte à hauteur d'appui, la propriétaire poussa le second panneau, ce qui fit tressaillir une son-

nette fêlée. Cette musique connue n'était que le prélude d'un concert dont voici le programme : un petit chien se prit à aboyer, — un perroquet, au plumage amarante et vert, cria de son perchoir : « Entrez ! bonjour, madame ! » — enfin, une pie, maîtresse des cérémonies, laquelle lissait ses plumes au soleil, accourut à tire d'ailes, sauta sur les épaules de sa maîtresse, s'envola pour revenir encore, et la précéda gravement dans la direction du logis.

Quelques notes biographiques sur la famille Hervé sont ici de rigueur, d'autant qu'on ne les trouverait pas dans Vapereau.

M. Hervé était, autrefois, un paysan qui avait épousé une paysanne. Braves tous deux, intelligents, économes, laborieux, ils s'étaient établis marchands de laine à Provins. D'une part, leur commerce avait prospéré ; de l'autre, le Ciel les avait gratifiés d'un fils unique qui « promettait » ; si bien que, décemment, ne pouvant laisser un pareil « sujet » dans la laine, on s'était décidé à le mettre au collège et dans le latin : travers si fréquent, si invétéré, — si excusable, après tout, — que l'on dépenserait en vain tout l'encens du monde pour le battre en brèche.

Frédéric était du reste un garçon doué, trop doué, même, car il apprenait tout avec une promptitude, une facilité qui l'empêchaient de rien digérer. Quelques prix dorés sur tranches, remportés haut la main, jetèrent beaucoup de poudre aux yeux des époux Hervé. Un tel phénix devait aller loin ; aussi se saigna-t-on des quatre membres pour le pousser vers une carrière libérale... Médecin ne déplaisait pas ; en cas de maladie, c'était autant de gagné. Frédéric prit ses instructions d'élève en médecine. Cela dura un an, au bout duquel il préféra l'étude du droit comme menant à tout... Va pour le droit !... En cas de procès, ce serait encore une économie.

Après la première année, Frédéric déclara que son génie avait des ailes, qu'il n'était pas fait pour des professions sédentaires, et qu'il lui fallait le monde tout entier... Voyager, découvrir des continents ignorés, voilà ce qui pouvait s'appeler une vaste carrière... un peu vague peut-être.

— Ouais ! pensa le marchand de laine avec une fierté mêlée de quelque amertume, aurions-nous dans la famille un nouveau Christophe de Colombes ?... Quelle gloire pour Provins !

Bref, à vingt-cinq ans, le plus clair de la science du jeune homme se résumait en deux langues, qu'il avait parfaitement apprises, en vue des pérégrinations de l'avenir : l'allemand et l'anglais.

Au total, un interprète de la plus belle espérance.

Le premier résultat d'une éducation si complètement incomplète fut de faire concevoir à Frédéric une haute opinion de soi-même, ainsi qu'un médiocre respect pour le bonhomme auquel il devait le jour ; le second, de lui inspirer de l'antipathie pour le milieu où il était né : d'où la honte de hanter des blouses, de simples cornettes à la paysanne, et, pour autant que ses ressources le lui permettaient, le parti pris d'habiter Paris, à l'abri d'une famille si compromettante.

A Paris, il vivait d'une modique pension de 150 fr. par mois, augmentés des mille petites ressources — honnêtes, disons-le bien vite — qu'offre ce grand centre à ceux qui savent s'y remuer.

Il s'en fallait de beaucoup, comme on voit, que la récolte valût les semailles ; ni médecin, ni avocat, ni navigateur, et rien à la place. Aussi, lorsque mourut le marchand de laine, — quelque quinze ans avant le jour où commence ce naïf récit, — avait-il dû se mordre souvent les pouces et s'attrister le cœur, à la pensée de l'inutile « monsieur », doublé d'un ingrat, auquel il avait sacrifié de si beaux écus.

Sa mère lui faisant l'abandon d'une partie de ses droits, Frédéric hérita d'une centaine de mille francs, qui, lentement amassés, durent s'étonner beaucoup du rapide roulement qu'on leur imprima. C'était le moment, ou jamais, d'agrandir le monde connu

en réalisant les grands voyages si longtemps rêvés... Aussi le jeune homme s'empessa-t-il de rester à Paris, bornant ses recherches au monde des plaisirs, prenant les airs d'un fils de famille, et, au bout de trois ou quatre ans, se réveillant, un vilain matin, absolument ruiné. Toute la lame du défunt s'était envolée, Dieu sait sur quelles épaules et par quelles bourrasques !

En cette extrémité, Frédéric eut, toutefois, la pudeur de ne pas recourir à sa mère. Il est vrai que Mme Hervé s'était bénévolement réduite au nécessaire le plus strict : la petite maison que nous connaissons, et une rente de deux mille francs, dont le capital était confié à un notaire de Provins... Que rognier encore sur le denier de la veuve ?

La faim fait sortir le loup du bois, la nécessité tira Frédéric de sa léthargie. Très insinuant, très madré, habile à s'assimiler l'écorce de toutes choses, d'un physique agréable et d'allures gracieuses, il plongea, tête baissée, dans l'Océan parisien. Représentant de commerce, courtier plus ou moins marron, agent d'assurances, que de moyens de revenir sur l'eau pour un bon nageur !... Aujourd'hui ceci, demain cela, sa vie était bien un peu celle d'un aventurier, mais d'un aventurier qui respecte le Code et peut aller partout tête levée.

Pour Mme Hervé, son fils était commissionnaire en marchandises ; les métamorphoses successives restaient sous le manteau. Du reste, on le voyait rarement à Provins, et sa correspondance ne fatiguait pas le facteur.

Frédéric attendait le hasard... Cet inconnu se présenta, un jour, sous la forme d'un juif portugais venu à Paris pour y installer un magasin de curiosités exotiques. Frédéric parla de sa vocation pour les voyages lointains, du profit qu'il y aurait à s'alimenter aux sources et de première main.

— Une supposition que je m'embarque, à vos frais, pour la Chine ou le Japon, dit le polyglotte, j'emporte d'ici une pacotille d'articles de Paris, qui, là-bas, vous rapporte cent pour cent ; j'emporte de là-bas un tas de bric-à-brac, sur lequel vous réalisez ici des bénéfices léonins... Que pensez-vous de mon idée ?

L'idée, bien conduite, n'était pas mauvaise ; le tout était d'avoir sous la main un homme spécial et de probité.

La probité ne laissant aucun doute, restait l'aptitude. Le jeune homme fit appel à sa mémoire complaisante et tira un feu d'artifice de paroles où Sévres, la Saxe, le kaolin, les pâtes tendres, Bernard Palissy, les émaux de Limoges, les faïences de Cartelli éclatèrent en gerbes plus éblouissantes les unes que les autres.

Le Portugais l'expédia en Chine et au Japon. Frédéric fit plusieurs voyages ; il ne découvrit que des terres connues, mais le résultat fut satisfaisant.

Opérant un peu pour son compte, M. Hervé eut, dès cette époque, dans son appartement, rue Vivienne, un curieux fouillis de tout ce que la Perse, le Cèleste-Empire, le Japon, produisent de chinois et... d'hétéroclite.

Puis, il voulut redevenir son maître, et abandonna le juif portugais.

Malheureusement, ce commerce, tout de fantaisie, de convention, d'occasions à saisir, n'est pas l'affaire de tout le monde ; les plus rusés s'y fourvoient. Bon pour le mouvement et l'extérieur, Frédéric n'entendait rien au commerce proprement dit, à la balance des chiffres, au *doit* et à l'*avoir*. Il ne savait pas lâcher vingt francs pour en gagner cent, ni donner, en temps utile, la volée aux « rossignols » dont le prix d'achat augmentait chaque jour en raison du capital engagé.

Du moment qu'un objet avait franchi le seuil de son « musée cosmopolite », cet objet, par cela même, acquérait une valeur fixe, immuable, presque sacrée, dont on ne démordait plus... De là, des inventaires déplorables et des bénéfices si clairs qu'on voyait la ruine à travers.

Vers l'époque de sa première débâcle, dans un accès de lassitude et de découragement, Frédéric s'était marié. Il avait épousé

une Parisienne de cinquante mille francs, assez fine, délurée, médiocrement jolie, peu sympathique, sans aucune des qualités qui tapissent l'intérieur de mousse, et font parfois sourire dans les mauvais jours.

Mme Hervé, qui avait fait provision de tendresse pour un second enfant, s'aperçut bientôt, pendant les rares visites que lui fit le jeune ménage, qu'elle n'avait qu'une bru. Mélanie — ainsi s'appela Mme Hervé jeune — était atteinte de ce que la bonne provinciale appelait la « maladie de Paris » : un désagréable mélange de scepticisme railleur, d'égoïsme brutal, d'ambition déçue et surtout de dédain pour tout ce qui ne sortait pas, hommes ou choses, de la grande usine parisienne.

Provins, un banc d'huitres, un éteignoir, un trou exécrable !... Mme veuve Hervé ne s'habillait pas, elle se « fagotait » ; Josette était à mettre sous verre ; la maison ressemblait à une ménagerie ; le pavé, pointu comme les habitants ; un parfum de tannerie qui crispait les nerfs ; de l'herbe sur la place publique... A quoi pensaient donc les Provinois, de ne pas broncher ? Et autres aménités, indices du plus charmant caractère.

Cependant, Mélanie avait très bien élevé, ou, pour être plus exact, très bien fait élever, dans un excellent pensionnat, la fille unique à laquelle elle avait donné le jour, sans y ajouter, fort heureusement, aucune de ses qualités peu précieuses.

Les enfants ont l'instinct très net du plus ou moins d'affection qu'ils inspirent. Il y a de certaines maisons paternelles — maternelles surtout — qu'ils quittent à regret ; il y en a d'autres dont ils sont presque heureux d'abandonner le sol ingrat et mouvant. L'intérieur Hervé était de ces dernières. Beaucoup d'allants et de venants, de curieux plutôt que d'acheteurs ; une sorte de bazar où personne n'ôtait son chapeau. Ni gâteries, ni sourires ; défense expresse de sauter, de courir, dans la crainte d'ébrécher un mât-got quelconque.

Pendant les fréquentes absences de son mari, Mélanie était toujours sombre, inquiète, en proie aux échéances, en quête de ressources : qu'une fillette veuille alors vous caresser, s'asseoir sur vos genoux, on la repousse, on la déclare « insupportable ».

Quand Frédéric était à Paris, la maison devenait un caravansérail voué aux étrangers, aux oiseaux de passage, avec lesquels on espérait conclure une affaire, en les traitant à grands frais ; les frais restaient, mais l'affaire fuyait comme une ombre. Puis, sans cesse, les questions d'argent qui dégénèrent en querelle ; la gêne au logis, les créanciers insolents ; beaucoup de superflu et d'apparat, moins le nécessaire ; pour madame, les belles robes à crédit ; pour l'enfant, jamais une pauvre poupée qui se paye comptant ; les grands projets qui s'effondrent ; les trous qui se bouchent par des abîmes.

En un mot, toutes les lamentables préfaces des ruines qui s'affirment ; car il y avait beau jour que la dot de Mélanie s'était envolée, sans qu'on sût par où ni comment ; la première brèche devait rapporter des sommes folles ; la seconde devait réparer la première, et ainsi de suite, jusqu'à la complète évaporation des cinquante mille francs.

Triste adolescence que celle qui s'étirole à cet air maudit !

Pourtant la petite Lise — presque une demoiselle, dont allait fleurir le seizième printemps — avait, chaque année, deux mois de paradis, quinze jours à Pâques, et six semaines aux grandes vacances, qu'elle allait habituellement passer à Provins, chez sa bonne maman.

A la bonne heure ! C'était là une vie saine et limpide, correcte et réglée, « une maison à soi, une famille pour de vrai », comme disait Lisette : pas d'inconnus, baragouinant des langues impossibles ; pas de faces rébarbatives apportant des papiers sinistres. Toute la journée le grand air, le jardin, les fleurs, la prairie qui s'étendait jusqu'à la rivière. Les soirées autour de la table ronde, dans le rayonnement du carrel. Grand-maman tricote des manches en laine pour sa petite-fille ; la petite-fille brode un bonnet pour

sa grand'maman; Josette raconte des histoires et ravaude des bas; et comme on rit pour peu de chose, pour une maille qui s'échappe, pour une mouche qui vole!... Là, on s'occupe de Lise, non pour éprouver sa science, pour jauger ses progrès, mais pour elle-même, pour sa santé, pour son bien-être; c'est l'idole choyée, l'oracle écouté, le trésor béni. Des plaisirs sans fin, des joies sans nom. Le chien se tient sur ses pattes de derrière, un morceau de sucre sur le museau; une, deux, trois, attrape, Moustache! — Margot, la pie, se perche sur ses épaules et mange dans sa main; — la chatte blanche déroule ses bobines; — le perroquet s'essaye à dire que « Lise est gentille. » — Bon! voilà que l'horloge fait tic-tac: attention! le coucou va sortir de sa guérite et chanter son air. — C'est l'heure du dodo; la prière, si souvent négligée à Paris, ne s'oublie pas à Provins; puis la bénédiction, puis une friandise; des baisers toujours!... et comme la couchette est douce, chaude, soigneusement bordée!...

Pour cadre à tout cela, non le luxe exotique et banal, froid et souffreteux, d'un appartement où la respiration est à la gêne, parce qu'on le paie mal, mais un vrai *chez soi*, simple et respectable; de bons vieux meubles en noyer, noircis par le temps; des fauteuils amis, pas très rembourrés, qui viennent, comme d'eux-mêmes, au devant de vous; un bijou de cuisine où le cuivre et l'étain frisent l'orfèvrerie. Et tout à portée: les légumes, les fournitures, la salade, cela coûte combien? le plaisir d'aller les cueillir. — Faut-il une volaille? la basse-cour est-là; — des œufs frais? les poules viennent de pondre. Et à l'automne donc? quand l'inépuisable potager s'est prodigué en détail, pendant toute l'année, les quenouilles chargées de fruits; le dessert au même prix que le rôti et l'entremets. Le bonheur facile et l'aisance toute faite. On ne doit rien à personne. Les jours sont sans secousses, les nuits sans cauchemars; les lendemains peuvent venir, fût-ce le quinze ou le trente, on ne les craint pas.

Tel était le milieu salubre et fortifiant, au moral comme au physique, où, naguère enfant, maintenant jeune fille, Lise accourait périodiquement grandir, aux époques susdites. Plus elle venait, plus elle s'y attachait; quand on la grondait, la grosse menace était de lui dire: « Tu n'iras pas voir bonne maman. »

M^{me} Hervé dépensait si peu, y compris Josette, les aumônes et le casuel, que les deux tiers de son revenu y suffisaient largement; l'autre tiers, fournissait aux emprunts que, sous les prétextes les plus adroits et les plus variés, lui faisait à chaque voyage l'altière Melanie. Frédéric, lui, restait en dehors de ces négociations délicates; il faisait même à sa mère quelques rares cadeaux qui ne le ruinaient pas: un bouquet à sa fête, ou quelque potiche ébréchée, qui déshonorait son « musée ». Sa plus grande largesse avait été le perroquet amarante, rapporté de la rivière des Amazones, où ils s'achètent pour rien. En somme, ce n'était pas une nature mauvaise, mais inquiète, versatile, se payant de chimères, incapable de faire sciemment le mal, plus incapable encore de faire sérieusement le bien. Parvenir et paraître, tout ce qu'il y avait de cœur et d'intelligence s'épuisait en ces aspirations dangereuses; un homme à projets, pour le résumer, bâtissant sur le sable des châteaux espagnols, dont il croyait avoir déjà la clef dans sa poche.

M^{me} Hervé adorait son fils, et, naturellement, le jugeait parfait. De plus, elle le croyait en train de faire prospérer les cinquante mille écus résultant de la dot de sa femme et de l'héritage paternel... dont-il ne restait que les cendres.

Revenons à M^{me} Hervé, que nous avons laissée mettant toute la maison sens dessus dessous pour recevoir ses enfants. Les bêtes elles-mêmes semblent pressentir un joyeux événement; elles la suivent partout, du salon à la cuisine, de la salle à manger au fruitier, piaillant, jappant, miaulant; le perroquet épuise son répertoire.

À peine la vieille dame a-t-elle suivi, de point en point, les représentations de Josette, que la sonnette carillonne à toute volée.

Une demi-douzaine de bambins, un panier au bras, rient et se bousculent joyeusement devant la porte, dont ils n'osent franchir le seuil.

Ce sont les pauvres de M^{me} Hervé; chaque dimanche, au sortir de la messe, elle leur fait une distribution de menus objets, vieux linge, coupons d'étoffe, vêtements défraîchis, dont les mères tirent parti. Chaque paquet est enrichi d'un petit pain d'une livre, de fruits ou de légumes selon la saison, et d'une pièce de deux sous; c'est de fondation. Le décime surtout excite une joie délirante; il reste acquis aux enfants qui fondent sur la possession de ce trésor les projets les plus merveilleux.

VICTOR PERCEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHARBONNIER D'ANDAINES

(NOUVELLE.)

Un dimanche de l'automne 1589, les bois environnant la forêt d'Andaines retentissaient de *cornements de trompes, de coups de mousquetades et de pistolades*, — disent les historiens du temps, — qui semaient l'affolement parmi les bêtes fauves de tous ces grands fourrés.

Je dois expliquer tout de suite où est située la forêt d'Andaines, car tous les lecteurs ne sont point obligés de le savoir.

D'Alençon à Domfront s'étendait, à l'époque dont je parle, une immense forêt, terminée sur Alençon par Ecouves, et aboutissant à Domfront sous le nom de bois d'Andaines. Les défrichements successifs ont divisé cette grande forêt, laissant entre ses deux extrémités des forêts intermédiaires, mais assez rapprochées, encore aujourd'hui, pour qu'un grand vieux loup, mis sur pied le matin en Ecouves, vienne faire sa dinée sur Andaines, sans avoir pour ainsi dire quitté les fourrés. Des bois particuliers attachent, par des découpures, Ecouves à la forêt de Lamotte. La forêt de Lamotte est soudée à la forêt de la Ferté-Macé, et celle-ci s'appuie tout d'un long sur sa grande sœur, la forêt d'Andaines.

Il est donc entendu que la forêt d'Andaines touche à Domfront, cette ville de malheur dans laquelle, « arrivé à midi, l'on est pendu à une heure, et sans avoir diné », ajoutent d'un air narquois les *fines goules* (gastrophiles) de l'endroit.

Ces forêts, en dehors de leurs bêtes fauves, dont beaucoup étaient carnassières, n'étaient pas hantées au seizième siècle par des naturels de mœurs irréprochables. Là se trouvaient des verriers, des ouvriers de forges, des potiers, et puis les bûcherons, les charbonniers, population sauvage. Le vacarme qui avait lieu dans ces forêts, le dimanche dont je parle, s'il avait affolé les bêtes fauves, avait aussi excité les gens des bois, comme les excitaient les fusillades et les canonnades des sièges de Domfront, cette place si souvent prise et reprise qu'on ne savait jamais au juste à qui elle appartenait.

À cette époque, si les Français ne la disputaient pas aux Anglais retournés chez eux depuis la décollation de Montgomery, les gens du roi la disputaient aux ligueurs et les ligueurs aux gens du roi.

Cependant Alençon s'était résolument donné à Henri IV, qui, toujours guerroyeur, en attendant qu'il allât prendre possession de sa bonne ville de Paris, faute de ligueurs à combattre en Normandie, exterminait les bêtes fauves de la forêt d'Ecouves et des autres forêts.

Crillon et le duc de Rosny (Sully) veillaient sur leur roi avec une sollicitude touchante, dans ces forêts dangereuses par la diversité de leurs populations. Mais le vert galant, mieux monté qu'aucun autre, leur échappait fort souvent pour aller à l'aventure.

Ce jour-là, on chassait en Ecouves. Le capitaine des chasses

avait mis sur pied un grand vieux loup, et comme la menée était rapide, la bête de meute filant tout droit, Henri IV prenait de l'avance.

— Sire! lui cria Crillon au moment où il allait s'engager dans des halliers qui paraissaient impénétrables, pas si vite, je vous prie.

— A qui parles-tu? répartit Henri IV.

— Au roi de France, Sire.

— Eh bien! veille sur le roi de France, mon brave Crillon: c'est le roi de Navarre qui s'en va.

Et, piquant des deux, il disparut dans le fourré.

Longtemps il entendit la chasse, puis les hurlements isolés des chiens distancés arrivèrent seuls jusqu'à lui. Un peu plus tard, des voix de chiens traversèrent l'espace, dans des lointains perdus, tantôt comme des sons de cloches, tantôt comme des bouffées de vent. Il galopait par monts, par vaux, s'arrêtant de temps à autre pour laisser souffler son cheval, écoutant. Il traversa un bout de plaine, rit dans sa barbe de l'air effaré, sur son passage, de quelques jeunes filles qui se promenaient dans les champs, aperçut le château de Carrouge, où Louis XI laissa la chasuble et le collier de Saint-Michel en souvenir de la nuit qu'il y avait passée, et, voulant éviter Carrouge, tomba sur sa droite, tout près des enceintes de fossés du bois.

Alors il appuya sur sa gauche et se trouva bientôt dans la forêt de Lamotte. Sentant fléchir les jambes de son cheval, dans le chemin rocailleux qu'il suivait, il le mit au pas, et s'entretint amicalement avec lui.

Il longeait la vallée d'Antoigny. Des bûcherons barbotaient dans le ruisseau. Ces hommes pêchaient des écrevisses. L'un d'eux, interpellé par le roi, répondit:

— La chasse est loin; si vous voulez la retrouver, vous n'avez qu'à gagner les hauteurs de Bagnoles, de là vous l'entendrez dans Andaines.

Et cet homme se remit à pêcher.

Des hauteurs de Bagnoles, en effet, Henri IV entendit la chasse dans la direction de Champsecret. Soit qu'il fut à peu près sûr d'être rejoint par son escorte, dont une partie au moins devait suivre la chasse, soit qu'il lui convint d'errer à l'aventure, le roi se trouva toujours seul, à la tombée de la nuit, dans une vallée sauvage et qui avait un aspect désolé. Mieux que partout ailleurs, ce nom-là dit la chose. Ce lieu est appelé la Vallée de misère. Les arbres y sont rabougris; de grands lichens pendent à leurs branches tortillardes, et leurs dessous sont garnis de genévriers et de houx.

Le soleil était couché. A travers les branches de ce bois privé de sève, Henri voyait les restes de son or et sa pourpre à l'horizon. Le roi se sentit faim; il s'était arrêté, et son cheval broutait avidement les longues barbes du lichen. Le Béarnais eût certainement donné alors la moitié d'une messe pour une galette de sarrasin et une bouteille de vin de Gascogne. Mais il n'avait à sa disposition ni messe, ni galette, ni vin. Le besoin de manger lui donnait une somnolence importune.

— Ventre-saint-gris! murmura-t-il, si j'avais là une soupe au lard, assaisonnée d'une bouteille de vin de Jurançon!

Mais tout à coup il se redressa sur sa selle. Une vision lui était apparue. Sous les halliers, entre deux buissons de houx, se dessinait une forme grise qui n'était pas un fauve de la forêt. Henri appela. Mais cette jeune fille, aussi sauvage que les fauves parmi lesquels elle vivait, détaala aussitôt.

Au risque de se déchirer le visage, le Béarnais lança son cheval à travers le fourré. Au bout d'une clairière, dans laquelle végétaient quelques houx rabougris, il vit filer la forme grise, comme un chevreuil, se dissimulant derrière chaque cèpée, gambadant dans les éclaircies, conservant son avance.

Elle arriva ainsi dans une portion de la forêt nouvellement coupée. Ça et là brûlaient des fourneaux de charbons, et comme,

dans ce terrain déblayé, Henri avait galopé plus vite, il arriva à l'un de ces fourneaux au moment où la vision disparaissait dans sa fumée. Le Béarnais avait arrêté court son cheval. Là où il avait pensé trouver la jeune fille, se dressait un grand diable d'homme; je dis « diable » parce qu'il était tout noir et qu'il avait une fourche à la main.

— Hé! l'ami, cria-t-il, pas si près! Si vous n'y prenez garde, vous allez faire ébouler mon fourneau.

Il pouvait y avoir du danger dans cette exhortation qui ressemblait à une menace. Le diable à quatre mit pied à terre, abandonnant sa monture, qui resta chargée des deux longs pistolets pendus à la selle.

— Avez-vous une maison près d'ici? demanda-t-il; pouvez-vous me donner à souper et un gîte pour cette nuit?

Le charbonnier l'avait examiné, et il faut croire que l'aspect de l'étranger lui plut, car il répliqua cordialement en tendant la main vers deux grands hêtres conservés dans cette coupe de bois:

— Voici une hutte; elle n'est pas grande, mais en s'y gênant un peu il y aura une place pour vous. Quant au souper, ajouta-t-il finement, vous avez de la chance d'arriver un dimanche, nous avons justement un gigot de mouton.

Et ayant observé l'étranger avec plus d'attention:

— Seriez-vous, par hasard, un des officiers du roi Henri? On dit qu'il est arrivé à Domfront.

— Je suis en effet un officier du roi Henri, mais attaché à sa personne. Parti avec lui d'Alençon, j'ai perdu la chasse.

— Ah! fit le charbonnier en se découvrant, vous êtes de la suite du roi long-nez; il faut que je paye votre bienvenue. Nannon Douesnel, viens-y-là (là)!

La jeune fille, si légère à la course alors qu'elle fuyait, s'en vint timidement.

— Embrasse ce seigneur, lui dit son père; il est le compagnon de notre nouveau roi.

Nannon passa gauchement son bras autour du cou de l'étranger et lui donna, sur les deux joues, deux gros baisers.

— Va dire à ta mère qu'elle serve le souper, reprit Douesnel; en attendant, je vais mettre le cheval de ce seigneur à l'abri, derrière des brise-vents.

La hutte, construite en bois et en torchis, et couverte de mousse, appuyée par des gazons, était assez vaste pour contenir deux couchettes, quelques hardes et quelques provisions; une petite table et plusieurs escabeaux.

En voyant ces deux lits, Henri devint songeur.

— Vous regardez les lits? lui demanda Douesnel qui répondait à sa pensée; ils ne sont pas grands, mais nous ne sommes que quatre; comme de raison, les femmes seront ensemble et nous tous deux.

Par terre, à côté de la table, la marmite découverte répandait autant de fumée qu'un fourneau de charbon: c'était la soupe aux choux pour le soir et pour le lendemain; et devant le brasier, qui flambait bleu dans l'âtre de ce logis sauvage, pendu à une corde qui se tordait et se détordait, cuisait le gigot de mouton qui, lui aussi, fumait.

L'étranger, dont les facultés olfactives avaient été éveillées par la senteur de venaison qui s'en dégagait, souriait finement.

— Asseyez-vous à côté de Nannon, dit vivement le charbonnier. Si, comme l'on dit, un autre charbonnier s'est trouvé assez maître chez lui pour refuser, à sa table, la place d'honneur à un roi de France, ce n'était pas un charbonnier d'Andaines. Vous n'êtes pas roi que je sache, et pourtant je vous mets à ma place, à côté de notre fille.

— Ventre-saint-gris! c'est bien parler, répartit l'étranger, et puisque vous traitez aussi bien un officier du roi Henri, le roi Henri n'aura rien à vous refuser.

— C'est-il bien vrai? risqua le charbonnier.

— Aussi vrai que le rôti est un gigot de mouton.

Mais, à l'air consterné de Douesnel, il reprit :

— Gigot ou gigue, je le tiens pour bon ; surtout ne le laissez pas charbonner, la charbonnière ! et si jamais le roi de France a connaissance de ce repas, ce sera pour savoir ce que souhaite de lui le charbonnier d'Andaines.

— En parlant pour moi, dit Douesnel, je demanderai également pour tous ceux qui sont noirs comme moi, l'usage, dans Andaines, au bois brisé et volé : aulne, tremble bourdaine et bouleau pour le chauffage, avec un peu de bois pour réparer nos bâtiments, le passage pour nos porcs en payant quatre deniers pour chaque porc, et l'herbage pour nos bêtes aumailles et chevalines en nombre modéré.

— Accordé, répartit en riant l'étranger,

— Ah ! ah ! qu'est-ce à dire ? répliqua Douesnel ; seriez-vous par hasard le roi long-nez ? Vous venez de parler en maître !

— Pas tout à fait, mais j'ai du pouvoir près de lui, surtout si je lui demande le soir ce que je veux obtenir le matin. Avis à vous, ma jolie fille, si jamais vous avez à lui demander quelque chose.

Le gigot était délicieux. Après le repas, l'étranger alla visiter son cheval, pendant que les femmes se déshabillaient, et bientôt tout dormit dans la hutte.

Il n'y a point de bonne fête sans lendemain. Au lever du soleil, la soupe fut réchauffée, et Nannon servit elle-même l'étranger, pendant que son père et sa mère préparaient le cheval.

Un instant après, le charbonnier entra.

— Il y a, dit-il, dans les fonds du côté de Bagnoles, un sabbat de malheur, des cornements de trompes, des fusillades, des hurlements de chiens.

— Mordieu ! c'est moi qu'on cherche, dit le Béarnais en se levant vivement.

— Et le roi est si près que cela ? dit le charbonnier.

— Plus près que vous ne pensez.

— Vous ne connaissez pas les sentes qui mènent à Bagnoles ?

— Non, mais si vous voulez m'y conduire, je vous promets de vous montrer le roi !

L'étranger enfourcha son cheval et partit au galop, emportant le charbonnier en croupe.

Ce ne fut pas à Bagnoles qu'ils rencontrèrent l'escorte du roi Henri, mais bien dans un carrefour du rocher Broutin. Grâce aux grands arbres sous lesquels ils avançaient, leur arrivée fut une apparition. Des vivats retentirent, Henri fut entouré.

— Eh ! eh ! fit le charbonnier en se jetant par terre, les oreilles me tintent, je n'y vois plus. Où donc est le roi ?

— Le roi, c'est moi, répondit Henri. Sans toi, j'eusse couché à la belle étoile, je ne l'oublierai pas.

— Et l'usage au bois brisé ? risqua Douesnel ; et le passage pour nos porcs ? et l'herbage pour nos bêtes aumailles et chevalines ?

— Accordé, dit le roi ; de plus, prends ce chevreuil, qui est là par terre. A notre première rencontre, tu me diras si ses gigots valaient la gigue de mouton que tu m'as fait manger.

Prosper VIALON.

REVUE DES MAGASINS

Rien n'est curieux à voir comme un atelier de couturière pendant la saison des bals, lorsqu'il y a une commande importante à exécuter ; c'est un indescriptible cahos de gazes, un froufrou inimaginable de soieries ! Certaines ouvrières rassemblent les largeurs des jupons, les autres préparent les garnitures, le chef d'atelier s'occupe du corsage, — la pièce capitale ; — puis, quand tout est disposé, on habille un mannequin et la maîtresse arrive alors pour juger en dernier ressort de l'ensemble, indiquer les retouches, décider des draperies, des relevés, de l'ornementation, etc. Et si elle a, comme M^{me} Daltrophe-Vormus, du goût et de l'originalité, tout est pour le

mieux, car il en résulte alors de véritables chefs-d'œuvre d'élégance coquette.

Nous en parlons sciemment, ayant visité les salons et les ateliers de la maison DALTROPHE-VORMUS (rue Vivienne, 14) ; nous y avons même remarqué de fort jolies toilettes au sujet desquelles nous allons commettre une grosse indiscretion.

Il s'agit d'une robe de bal en faille et tulle roses. — Jupe de faille, à longue traîne, garnie devant de plissés « coup de vent » et de bouillonnés. Tunique de tulle rose, garnie de plissés dentelés en même étoffe, relevée de chaque côté des devants du jupon, dont elle découvre le bas, restant ainsi maintenue par une guirlande assez touffue de pois de senteur à feuillage vert foncé. Un large ruban de satin, gros vert d'un côté et rose de l'autre, bride les deux jupons à deux reprises, en formant des drapés, pour se fixer derrière en nœuds à bouts flottants. Des pois de senteur partent de là pour se répandre en traîne sur le tulle rose, vaporeusement bouillonné. Corsage de faille rose, à basques carrées, décollé carrément, orné de tulle rose bouillonné et plissé sur les bords, avec pois de senteur et nœuds de ruban assortis au précédent.

Nous ne pouvons que donner un aperçu bien imparfait de cette délicieuse toilette, au caractère essentiellement parisien ; mais nous pouvons ajouter que l'ensemble en est ravissant et fait le plus grand honneur au talent de M^{me} Daltrophe-Vormus.

— La ceinture *Régente* résiste à tout, triomphe de tout. On a beau lui susciter des rivales, aucune n'en peut égaler les mérites ; elle est et restera toujours la reine des corsets ! M^{mes} DE VERTUS sœurs possèdent seuls le secret de ce trésor ; c'est ce qui fait sa force et la leur ; aussi nombre de femmes élégantes fréquentent-elles assidûment les beaux salons de la rue Auber, 12 ; pour rien au monde elles ne consentiraient à prendre un corset, une tournure ou un jupon ailleurs. Lorsqu'on est habituée à avoir une jolie taille et une gracieuse tournure, on ne peut se résoudre à perdre un si précieux avantage et l'on a toujours recours aux mêmes moyens pour le conserver.

La ceinture *Régente* conserve scrupuleusement sa coupe et ses élégantes proportions, sous quelque forme qu'elle se présente, qu'on l'ait établie en coutil, en satin, ou en gros tulle. Sous ce dernier aspect, elle convient surtout aux toilettes de bal : la légèreté et la souplesse de la ceinture *Régente* sont alors décapées.

Les jupons et tournures de la maison de M^{mes} DE VERTUS sœurs sont aussi soignées que possible ; les ressorts, d'une flexibilité parfaite, impriment de gracieux mouvements aux robes en les équilibrant d'une façon irréprochable.

SPÉCIALITÉS

C'est à la *Tour de Nesles* (boulevard des Italiens, 3) que se vendent la *crème Simon* et la *poudre Figaro* ; deux produits dont le précieux concours a suffi pour entretenir la beauté des unes et prolonger la jeunesse des autres !

La *crème Simon* est un onctueux puissant, qui calme l'irritation de la peau, chasse tout ce qui en altère la fraîcheur : boutons, rougeur, traces de fatigue, de souffrances ou de veilles. C'est enfin un cold-cream d'une finesse merveilleuse, qui donne une grande élasticité à la chair et la raffermi agréablement.

La *poudre Figaro*, qu'on applique immédiatement après la *crème Simon*, achève l'effet commencé : ce nuage de poudre de riz si diaphane communique au teint un velouté et un éclat des plus satisfaisants. On ne saurait rien rêver de plus idéal.

Le dépôt central de ces deux produits est, à Paris, rue Beautreillis, 23, chez M. Gérin. — A Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83.

— Nous ne connaissons pas de plus salubre produit que le *Rowland's Odonto* ou perle dentifrice. Sa composition est exempte de toute matière acide ou minérale pouvant nuire de quelque façon, et sa substance est au contraire éminemment hygiénique.

Le *Rowland's Odonto* raffermi les gencives, détruit le tartre et purifie l'haleine ; il n'est pas de plus sûr talisman pour conserver ses dents saines et blanches.

C'est chez M^{me} Vve Lamar (151, rue Saint-Denis) que se trouve le dépôt général du *Rowland's Odonto*. Pour le détail, s'adresser chez Guerlain (15, rue de la Paix) ; Roberts (23, place Vendôme) ; Swann (2, rue Castiglione) ; Fay (9, rue de la Paix) ; ainsi que chez tous les coiffeurs ou parfumeurs de France. Le siège de la maison ROWLAND AND SONS est à Londres, 20, Hatton Garden. E. C.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.